



CULTURE • ARTS

# En Inde, la Villa Swagatam jette des ponts entre artisans locaux et artistes français

Par Roxana Azimi (Delhi, Chennai, Lucknow)

Publié le 11 avril 2025 à 05h45

Lecture 5 min.

 Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

Lire plus tard

**REPORTAGE | Articulée autour des métiers d'art, la résidence, fondée par l'Institut français en Inde, a pour ambition de créer une nouvelle génération d'ambassadeurs culturels.**

Par quoi commencer, le ravissement ou la stupeur ? L'expérience psychédélique de la Holi, la fête hindoue des couleurs et ses épais nuages de pigments ? Ou le vent de panique suscité par la présence d'un anaconda sur une bretelle d'autoroute ?

« *Ce qui est fascinant en Inde, c'est la sollicitation constante de tous les sens* », s'extasie l'artiste française Pauline Guerrier. Depuis janvier, cette diplômée des Beaux-Arts de Paris réside à l'Institut Kalhath, un atelier de broderie créé en 2016 par les designers Maximiliano Modesti et Amine Dadda à Lucknow, dans le nord-est du pays. La volubile jeune femme ne parle pas la langue des vingt brodeurs qui réveillent de perles fines ses grandes œuvres textiles tressées de mystères. Mais elle comprend leur langage de patience.

Tout au sud de l'Inde, dans la périphérie de Madras, le designer textile Antonin Mongin vient de poser ses valises à Vastrakala, l'atelier fondé par le brodeur français Jean-François Lesage. Ici, 300 brodeurs travaillent dans un silence complet, à peine rompu par le ronron de larges ventilateurs. Certains s'activent à une réplique à l'identique d'une tenture pour la chambre des rois Louis XV et Louis XVI à Versailles. D'autres comblent de leurs mains habiles les exigences de riches commanditaires privés.



Pauline Guerrier, à l'Institut Kalhath, à Lucknow (Inde), en avril 2025. VANSI DEEP AGARWAL

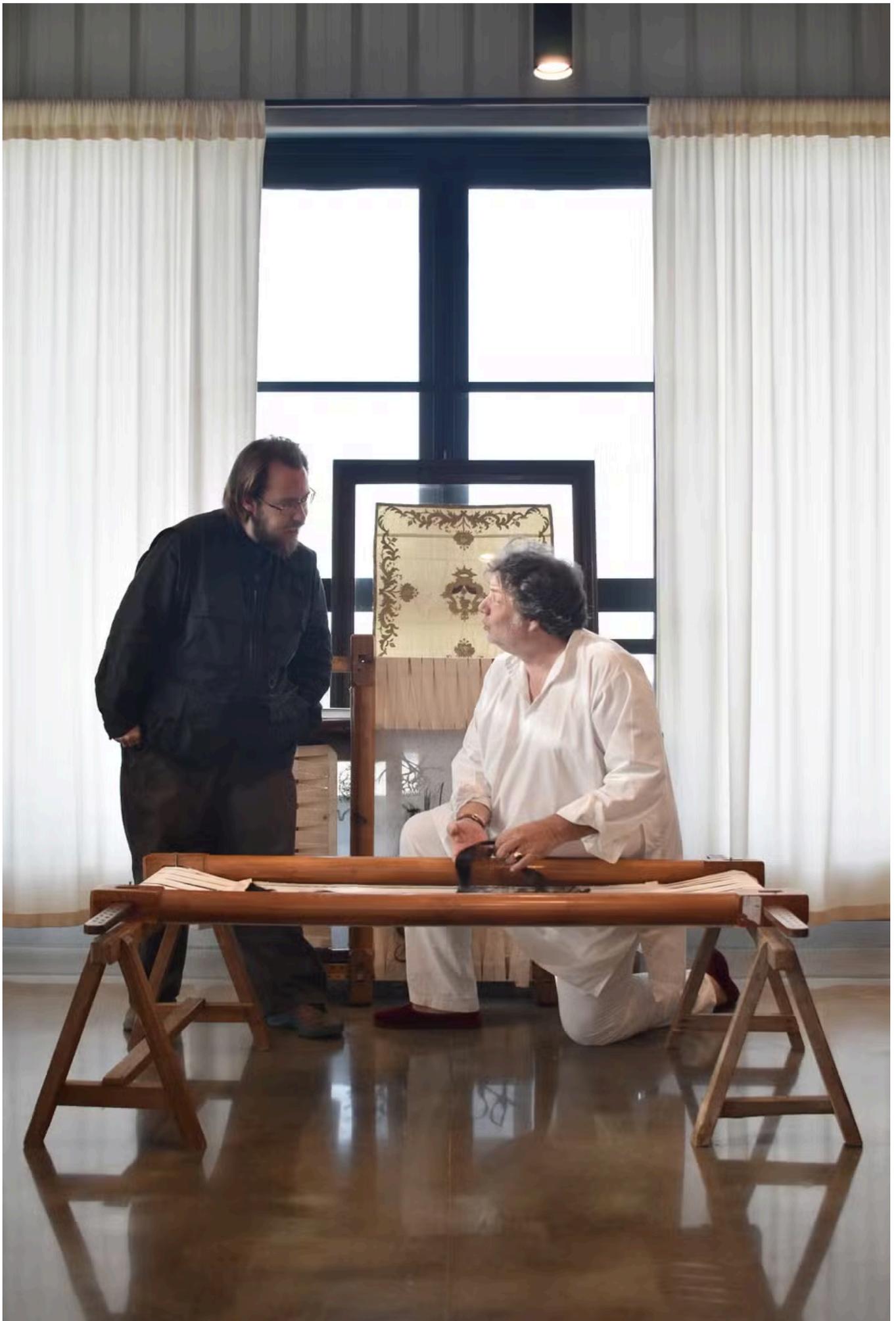
Antonin Mongin, qui a fait du cheveu son matériau de prédilection, mesure sa chance : Vastrakala se situe à deux heures de route d'un important temple où les pèlerins font offrande de leurs chevelures. « *C'est l'alignement des étoiles* », sourit le jeune homme timide, qui souhaite reproduire en broderies capillaires un voile de mariée très surréaliste d'Elsa Schiaparelli (1890-1973).

## Nouvelle génération de passeurs

Pauline Guerrier et Antonin Mongin font partie des vingt lauréats français de la Villa Swagatam, une résidence lancée en 2023 par l'Institut français en Inde autour de deux axes, la littérature et les métiers d'art. Calé sur le modèle éclaté de la Villa Albertine aux Etats-Unis, il ne s'agit pas d'un lieu, mais d'une idée qui, avec un budget modique de 120 000 euros par an, prend forme au gré des envies des créateurs, au plus près des Indiens et de leurs traditions millénaires.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Au cœur aussi des inégalités qui rongent le pays. La jeune Ada a ainsi choisi de plonger cet été dans le chaudron de Khoj, un centre d'art réputé situé à Khirkee, l'un des quartiers les plus pauvres de Delhi, où migrants africains et afghans s'entassent dans des bicoques insalubres.



Antonin Mongin et Jean-François Lesage, dans l'atelier Vastrakala (Inde), en avril 2025.

Changement de décor et d'échelle à Jaipur, la ville rose du nord-ouest de l'Inde, où Elvira Voynarovska achève son immersion d'un mois et demi à Jaipur Rugs, une société familiale employant 40 000 artisans répartis dans tout le pays. Plus que le nouage des tapis traditionnels, ce sont les vêtements chamarrés des tisserandes qui ont frappé son œil d'artiste et changé sa palette chromatique.

Le pays de Gandhi a beau être, depuis 1998, un « partenaire stratégique » de la France, et représenter aux yeux d'Emmanuel Macron un pays-clé pour contrebalancer les ambitions du géant chinois, les échanges culturels entre les deux pays n'ont jamais été intenses. Peter Brook (1925-2022), Jean-Claude Carrière (1931-2021) ou Ariane Mnouchkine, qui ont arpenté le sous-continent pour nourrir leur imaginaire, n'ont pas fait d'émules. Pas plus qu'en sens inverse, le peintre indien Sayed Haider Raza (1922-2016), qui vécut plus d'un demi-siècle à Paris.



Elvira Voynarovska à Jaipur Rugs, à Jaipur (Inde), en mars 2025. SAMUEL ADAMS

C'est une nouvelle génération de passeurs que la Villa Swagatam ambitionne de forger, en invitant aussi chaque année dix créateurs ou auteurs indiens en

France. Le livre est un axe logique pour deux pays à forte tradition littéraire. La revalorisation actuelle des pratiques artisanales l'est tout autant. Partout, les artistes s'emparent avec gourmandise des arts dits « mineurs » pour mieux brouiller la frontière entre art et artisanat.

Newsletter

« La revue du Monde »

Chaque week-end, la rédaction sélectionne les articles de la semaine qu'il ne fallait pas manquer

S'inscrire

*« Le travail de la main est important, appuie l'artiste Nikhil Chopra, commissaire de la prochaine Biennale de Kochi, l'un des partenaires de Swagatam. Nous vivons dans un monde où tout est fabriqué pour nous. Mais les artistes doivent aussi avoir un contact physique avec les matériaux, être en empathie avec, car, finalement, nous sommes tous des corps. »*

## Héritage textile

En Inde comme en France, on s'escrime aussi à enrayer la crise des vocations. En mai 2023, l'ex-ministre de la culture Rima Abdul Malak avait lancé une stratégie nationale en faveur des métiers d'art, un secteur cabossé et en manque de notoriété. La même année, l'Inde annonçait le programme Vishwakarma de soutien aux métiers de l'artisanat doté d'un budget de 1,4 milliard d'euros. *« Après l'indépendance, l'Inde a fait le distinguo entre le design et le craft [“artisanat”], cela jusqu'au début des années 2000. Aujourd'hui, on voit lentement se dessiner un mouvement inverse »*, constate Mayank Mansingh Kaul, commissaire en décembre d'une exposition parisienne sur les tissus indiens au Mobilier national.

Lire aussi |

[L'agence France Muséums s'engage en Inde en terrain sensible](#)

Pour Malavika Shivakumar, codirectrice de l'atelier Vastrakala à Madras, il y a urgence à ne pas perdre le fil de l'héritage textile. *« Avec la construction d'usines, ces vingt dernières années, et le développement des villes, tout un écosystème a disparu, raconte-t-elle dans un français parfait. Il est devenu*

*difficile de trouver des gens qui souhaitent rester dans la broderie. Il faut leur faire comprendre que c'est un métier d'avenir, et pas du passé. » Pas si simple. « Ici, le temps, c'est de l'argent, il est difficile de nouer des relations à long terme avec les artisans », relate le designer et architecte d'intérieur indien Kunaal Kyhaan, en résidence, à l'automne 2024, au Mobilier national et à la Cité de la céramique.*



Dans les ateliers de Vastrakala, à Madras (Inde), en 2025. MADHAVAN PALANISAMY



L'atelier Vastrakala, à Madras (Inde), en 2023. BJÖRN WALLENDER

Collaborer avec les institutions publiques indiennes et leur paralysante bureaucratie n'a rien non plus d'une sinécure. « *L'Inde, c'est la Chine d'il y a trente ans, avec un grand potentiel, de la créativité, mais c'est désorganisé* », résume Yannick Lintz, présidente du Musée Guimet. Celle-ci avait un temps caressé l'idée d'organiser une saison indienne en 2026. Avant de se résoudre à reporter l'opération à 2028. « *Les projets sont beaucoup plus complexes à monter en Inde que dans beaucoup d'autres pays asiatiques* », admet-elle.

## « Une bouffée d'oxygène »

La Villa Swagatam a contourné cette lourdeur administrative, comme le risque d'ingérence politique, en s'associant exclusivement avec des partenaires privés indiens. Chacun dit aujourd'hui y trouver son compte. « *Les artistes viennent en étant spécialistes d'une chose et repartent en étant passionné par autre chose* », fait valoir Manjiri Dube, cheffe des programmes de Khoj, à Delhi. A contrario, complète Jean-François Lesage, « *la présence d'artistes en résidence est une bouffée d'oxygène importante pour les artisans qui ne sont pas figés dans la production pure* ». Konarak Salian, directeur de Kalhath, à Lucknow,

abonde : « *C'est important d'exposer les artisans indiens aux artistes parce qu'ils comprennent que leur travail a une valeur artistique, reconnue dans le monde.* »



July Ancel avec les brodeurs de l'Institut Kalhath, à Lucknow, en 2024. SAMUEL ADAMS

Pour Nikhil Chopra, les artistes français ont toutefois plus à gagner au change que ses compatriotes. « *En Occident, vous avez des gens qui ont vu trop de choses, ont trop voyagé, relève-t-il. Ils regardent tout avec de la distance, alors qu'ici on tend le cou, les yeux et les oreilles avec curiosité, sans être blasé.* »

Blasée, Saba Niknam ne l'est guère. La jeune artiste d'origine iranienne achève bientôt sa résidence au Katkatha Puppet Trust, dans la périphérie de Delhi. En quelques semaines, elle s'est familiarisée avec le théâtre d'ombres traditionnel, façonné des temples et de curieuses déesses dotées de seins protubérants, a découvert des rituels ignorés. L'Inde, ses charmes et ses complexités l'habitent tout entière désormais. A quelques semaines de son retour à Paris, elle confie sans détour : « *Je continuerai cette histoire, je vais revenir.* »

**Roxana Azimi**

Delhi, Chennai, Lucknow